PIECES
HAZARDE'ES,

Par J. J. BÉREAUD de Geneve.

Prix deux Florins.

A GENEVE,
Se vend chez l'AUTEUR, Place de Rive, vis-à-vis la Charpente.
De l'Imprimerie de P. PELLET.

Avec Permission. M. DCC. LXIII.

AUX LECTEURS
EQUITABLES.

JUdicieux cenſeurs, à vous ſeuls je dédie
Cette production de mes amuſemens;
Amateur des beaux arts, j'aime la Poëſie,
Sans lui ſacrifier de précieux momens:
Mais après mon travail, s'il me prend fantaiſie
De donner à mon corps quelques délaſſemens,
A lire proſe ou vers ſouvent je m'étudie.
Si pendant que je lis, de ſon feu véhément,
Le Démon de la rime échauffe mon génie,
Alors pour contenter mon innocente envie,
Je prends la plume en main avec empreſſement:
Il ſuffit de deux vers éclos heureuſement;
Par ce petit ſuccès ma muſe eſt enhardie;
Je compoſe, j'écris, & mon ame ravie
Trouve dans ce travail un vrai contentement.
Si ma muſe par fois fait trop la rencherie,
Que la rime à mon gré vienne trop lentement,
Sans m'eſcrimer long-tems je quitte la partie,

Et j'attends ſon retour alors tranquillement.
Ainſi dans mes loiſirs j'ai fait pour paſſe-tems,
Sonnet, Romances, Ode, Epitre & Comédie,
Et je reſſentirois une joye infinie,
S'ils pouvoient mériter vos applaudiſſemens;
Mais ſi contre mes vers la critique ennemie
Exerce ſa fureur avec acharnement,
Je répondrois paiſiblement;
Pour mon plaiſir je verſifie,
Et je ſuis Perruquier pour gagner de l'argent.

Eh! mon ami, fais des perruques.



PIECES

Contenues dans ce Livre.

ACTEURS.

CLEONTE.

ORTANGE.

DUCHEMAIN, fille d'Ortange, ſous l'habit d'homme & crue homme.

MARIANNE, fille de Cléonte.

HELPHEMON, amant de Marianne.

DELSOR, amant de Duchemain.

UNE COMTESSE.

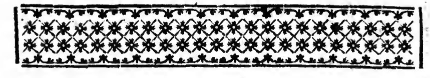
LISETTE, ſuivante de Marianne.

VALERE, valet d'Helphemon.

PASQUIN, valet de Duchemain.

UNE SUIVANTE.

La Scène eſt à Caſſel dans la maiſon de Cléonte.



L'HEUREUSE FEINTE,

OU

LA FILLE TRAVESTIE,

COMEDIE

EN UN ACTE EN VERS.

SCENE PREMIERE.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

ENfin cet heureux jour vous unit pour jamais
A Monſieur Duchemain l'objet de vos ſouhaits.
C'eſt donc fait, & l'amour à vos voeux favorable,
A rangé ſous vos Loix cet Amant adorable,
Et de ſon coeur glacé banniſſant la froideur,
Le fait bruler pour vous d'une nouvelle ardeur.
Avec un tel Epoux, à l'abri des allarmes,
Tout ſemble vous promettre un deſtin plein de charmes;
En lui tous les attraits ſe trouvent réunis.

eſt par ſa beauté tel qu'on peint Adonis.
a bonté, la douceur, forment ſon caractére;
poſſéde, en un mot, tout ce qu'il faut pour plaire;
t vos Parents charmés de voir cette union,
n témoignent tout haut leur ſatisfaction:
e vôtre Pére au moins la joye eſt ſans égalè,
t vraiſemblablement, je la crois générale.

MARIANNE.

lus je vois Duchemain de mon Pére eſtimé,
t plus avec raiſon mon cœur eſt allarmé;
lon himen à préſent lui cauſe de la joye,
antôt de ſon couroux je me verrai la proye.
Hélas! cet Etranger me cauſe bien des maux,
epuis qu'il eſt ici je n'ai plus de repos,
e ſais que je lui dois & l'honneur & la vie,
es ſoldats furieux ſa main m'a garantie;
'un ſi rare bienfait on ne peut s'acquiter;
lais de juſtes raiſons me le font déteſter;
la haine pour jamais doit être ſon partage.

LISETTE.

iel! que me dites vous! & quel eſt ce langage?
uoi! celui qui faiſoit vôtre unique déſir,
t dont vous me parliez avec tant de plaiſir,
l'abſence duquel vous verſiez tant de larmes,
lême auquel vous avez prodigué tous vos charmes,
ue vous allez enfin épouſer aujourd'hui,
ous avez, dites-vous, de la haine pour lui?
ladame, expliquez-moi de grace ce miſtère.

MARIANNE.

Aprends donc un secret que j'aurois voulu taire.
C'est Monsieur Helphemon, & non pas Duchemain,
Qui reçoit en ce jour & mon cœur & ma main.

LISETTE.

Monsieur Helphemon!

MARIANNE.

Oui, ce jeune Capitaine,
Avec lui je m'unis d'une éternelle chaîne;
C'est à son propre nom qu'est dressé le Contrat,
Il l'a signé lui-même, & non pas cet ingrat,
Ce fourbe dont le cœur trop fier & peu sincére,
Abusant chaque jour des bontés de mon Pére,
Semble à me traverser sans-cesse s'occuper,
Et me force aujourd'hui moi-même à le tromper;
Mais bien que sous son nom cette nôce s'aprête,
Il ignore les faits que ma bouche lui prête,
Et de ce qui se passe il ne sait rien du tout.

LISETTE.

Par ma foi, c'est porter la ruse jusqu'au bout!
Duchemain cependant avoit l'art de vous plaire;
De grace expliquez-moi comment il s'est pû taire,
Que vous l'ayez si-tôt banni de vôtre cœur,
Et qu'enfin Helphemon s'en soit rendu vainqueur:
Un procedé pareil a droit de me surprendre,
Et je vous l'avoûrai, je n'y puis rien comprendre.

MARIANNE.

Oui, Lise, je l'aimois, je ne puis le cacher ;
Son air insinuant avoit sû me toucher ;
Ma flamme, de mon Pére étoit autorisée,
Et dans ces sentimens même elle étoit puisée.
Tu sais que son dessein étoit de nous unir,
Mais en vain il pensoit y pouvoir parvenir ;
Cet ingrat fut toûjours d'une froideur extrême,
Il ne m'a jamais dit seulement *je vous aime*.
Mon cœur de ses dédains justement irrité,
Ne put plus supporter cet excès de fierté.
J'avois vû qu'Helphemon s'empressoit à me plaire ;
Je le reçus d'abord bien mieux qu'à l'ordinaire,
Et loin de l'éviter ainsi qu'auparavant,
J'affectois de le voir & lui parler souvent.
Ce ne fut pas ce cœur paitri d'indifférence,
Mais un amant rempli de soins, de complaisance ;
Tendre, passionné, prévenant mes desirs,
Me procurant toujours quelques nouveaux plaisirs ;
A tant d'empressemens mon cœur devint sensible ;
En vain pour résister je fis tout mon possible ;
Ma flamme, ma vertu, l'amour de mes Parens,
Se livroient dans mon cœur des combats differens ;
Mais l'adroit Helphemon qui m'assiégeoit sans-cesse,
Triompha... Juste Ciel ! quelle fut ma foiblesse !
Je n'y saurois penser encor sans en rougir.

LISETTE *ironiquement.*

Ma foi pour vous venger c'étoit fort bien agir.

Changeant de ton.

Voilà comme ſouvent une fille s'abuſe ;
Pour nous faire tomber l'amour ſe ſert de ruſe.
Un cœur qui n'y prend garde eſt aiſément ſéduit ;
On eſt heureuſe encor lorſque l'Himen s'enſuit.

MARIANNE.

Tais-toi, Duchemain vient, ſortons en diligence :
Je veux de cet ingrat éviter la préſence.

SCENE II.

DUCHEMAIN, PASQUIN.

Duchemain entre d'un côté, Paſquin de l'autre.

PASQUIN.

AH! Monſieur, vous voilà!

DUCHEMAIN.

D'où viens-tu donc, faquin?

PASQUIN.

Vous vous trompez, Monſieur, je me nomme Paſquin.

DUCHEMAIN.

Pour aller à deux pas il te faut donc une heure?
Mon meſſage eſt-il fait?

PASQUIN.

Non, Monſieur, que je meure

Si j'ai pû pour le faire avoir un ſeul moment.

DUCHEMAIN.

Qui t'a donc empêché ? réponds moi ?

PASQUIN.

Mais vraiment,
Vous me faites, Monſieur, une belle demande;
Vous ſavez que la ville eſt encor aſſez grande,
Et Monſieur le Marquis demeure à l'autre bout.

DUCHEMAIN.

Eh bien que s'enſuit-il ?

PASQUIN.

Laiſſez-moi dire tout.
Vous avez en chemin plus de trente Maîtreſſes,
Qui toutes à l'envi vous font mille careſſes,
Et dont vous les payez aſſez mal Dieu merci;
Mais malgré vos froideurs on vous adore ici;
Si-tôt qu'une me voit, du haut de ſa fenêtre,
Me crie, Ah ! te voilà. Dis-moi que fait ton maître?
Comment ſe porte-t-il? Paſquin, monte un moment.
On me demande alors avec empreſſement,
Va-t-il voir la Baronne, & la niéce du Comte ?
La femme du Marquis, la fille de Cléonte ?
Va-t-il voir celle-ci? va-t-il voir celle-là ?
On m'arrête toujours, Monſieur, comme cela.
Souvent je ne ſuis pas à deux pas de la porte,
Que je ſuis par un autre arrêté de la ſorte:
Et comment voulez-vous que j'avance chemin ?

DUCHEMAIN.

Babillard importun, parleras-tu ſans fin ?
Je ſuis las d'écouter tes contes ridicules.

PASQUIN.

Mais vous êtes, Monſieur, pis que les incrédules,
Et ſi vous ne voyez, à n'en pouvoir douter,
Vous voulez ne rien croire & ne rien écouter.
Je vais pour vous ôter tout ſujet d'anicroche,
Vous montrer un Billet que j'ai mis dans ma poche;
Il vient de cette veuve où vous futes hier :
Mais le Diable s'en mêle, où donc eſt ce papier ?
Je l'avois tout à l'heure ou que le loup me ronge.

DUCHEMAIN.

Maraut, tu viens encor me conter un menſonge.

PASQUIN.

Eh ! non certes, Monſieur ! laiſſez-moi le chercher,
Dans un coin de ma poche il a pû ſe nicher.
Voyons.

Il ſort une poignée de vieux papiers qu'il jette ſur le Théâtre, parmi leſquels il cherche d'un air groteſque.

DUCHEMAIN.

L'as-tu ?

PASQUIN.

D'abord je vais vous le remettre.

DUCHEMAIN.

Quoi, faquin, c'eſt donc là que tu cherches ma lettre?
Parmi tous ces chiffons tu la mets en un tas ?

PASQUIN.

Vous faites des Poulets toujours ſi peu de cas ;
Que d'en avoir grand ſoin ſeroit fort inutile :
Mais le voilà, liſez, vous en verrez le ſtile ;
Cette Veuve vous aime, elle eſt folle de vous,
Sans doute elle ſe ſert des termes les plus doux :
Liſez, Monſieur, liſez.

DUCHEMAIN.

Donne, & ſonge à te taire.
Voyons donc ce que c'eſt.

PASQUIN.

Du moins n'allez pas faire,
Comme aux autres billets, le jetter dans un coin ;
Il mérite, Monſieur, que vous en preniez ſoin :
Cette Veuve eſt ma foi riche, jeune, bien faite,
Belle comme le jour, & point du tout coquette.

DUCHEMAIN.

Si tu parles encor, je te donne un ſouflet.

PASQUIN.

Oh ! pour le coup, Monſieur, je ſuis vôtre valet.

DUCHEMAIN *lit.*

„ Dangereux Duchemain...

PASQUIN *l'interrompant.*

Oh ! comme ça commence !
Que c'eſt bien dit, Monſieur !

DUCHEMAIN.

Si je perds patience,
Je t'en donnerai deux que tu ſentiras bien.
Que je t'entende encor.

PASQUIN.

Monſieur, je ne dis rien.

DUCHEMAIN *lit.*

„ Dangereux Duchemain, que vous êtes à craindre !
„ Si l'on ne peut vous voir & conſerver ſon cœur,
„ Vos attraits ſéduiſans, en vain je voudrois feindre,
„ Du mien en un moment vous ont rendu vainqueur.
„ Venez-moi voir tantôt ; je ſerai moins à plaindre,
„ Si je puis vous trouver ſenſible à mon ardeur.

PASQUIN.

Ce Billet eſt charmant, vit-on rien de plus tendre ?
Après ça de l'aimer pourrez-vous vous défendre ?
Oh ! pour le coup, Monſieur, il faut être amoureux,
Et vous verrez alors, que vous ſerez heureux.

DUCHEMAIN.

Cette Veuve eſt ma foi plus folle que les autres,
Avec ſes complimens.

PASQUIN.

Voilà t-il pas des vôtres ?
Et pourquoi près du Sexe êtes-vous ſi galant,
A lui plaire toujours actif & vigilant ?
Que ſervent tous ces ſoins & cette complaiſance,
Si vous n'avez pour lui que de l'indifférence ?

J'enrage, quand je vois des procédés pareils.
Imitez vos amis, & ſuivez leurs conſeils.

DUCHEMAIN.

Finiras-tu bientôt cette longue morale ?
Je crois....

SCENE III.

UNE SUIVANTE, DUCHEMAIN, PASQUIN.

LA SUIVANTE.

AH ! vous voilà ! ma joie eſt ſans égale.
Je vous cherche, Monſieur, avec empreſſement;
Ma Maîtreſſe déja ſe plaint amérement,
De ce que ſi long-tems vous la faites attendre.

DUCHEMAIN.

Je ſuis vraiment chagrin de n'avoir pû m'y rendre,
J'ai quelque affaire encor, cependant dites lui,
Que je l'irai trouver ſans manquer aujourd'hui.

LA SUIVANTE.

Comment donc aujourd'hui ! faut venir au plus vite,
Madame par ma bouche, à cela vous invite ;
On vous attend déja; ma Maîtreſſe, je crois,
Doit ſur tout autre ſoin mériter vôtre choix;
Elle n'eſt pas, Monſieur, de celles qu'on rebute.

PASQUIN.

Vertu-choux que d'eſprit, & comme elle débute !
Je l'aimerois quaſi.

DUCHEMAIN.

Je vais dans le moment,
Juſques dans un endroit, puis j'irai promptement.
Au reſte dites-moi, comment ſe porte-t-elle ?

LA SUIVANTE.

Aſſez bien, ſi l'amour ne troubloit ſa cervelle,
Elle aime trop.

DUCHEMAIN.

Sans doute elle eſt aimée auſſi ?

LA SUIVANTE.

Elle l'ignore encor, & c'eſt là ſon ſouci.

DUCHEMAIN.

Doit-elle appréhender qu'un cœur lui ſoit contraire?
Dès qu'elle veut aimer, elle eſt ſure de plaire.

LA SUIVANTE.

Celui pour qui ſon cœur ſent un feu dévorant,
Peut-être eſt des mortels le plus indifférent.

DUCHEMAIN.

Elle ſe trompe fort, ſon amour eſt extrême ;
Je ſais que de lui plaire il fait ſon bien ſuprême:
Il m'a ſur ce ſujet lui-même ouvert ſon cœur,
Et pour elle il eſt plein de la plus vive ardeur.

LA SUIVANTE.

Eh ! ſavez-vous qui c'eſt, Monſieur, que je veux dire?

DUCHEMAIN.

Le Marquis.

LA SUIVANTE.

Ah! ma foi, c'eſt bien ici le pire.
J'ai bien dit que ſon cœur ſent un feu dévorant
Pour celui des mortels le plus indifférent.
Je n'en veux plus ſavoir. Bon jour, Monſieur.

PASQUIN.

Ma mie.
Ecoute donc un peu, tu me parois jolie;
Si tu voulois m'aimer, je t'aimerois bien, moi.

LA SUIVANTE.

Crois-tu que je n'ai pas d'autre amoureux que toi

PASQUIN.

Eh! quand cela feroit, je les vaux bien peut-être.
Penſes-tu que je ſois auſſi froid que mon Maître?

DUCHEMAIN.

Que dis-tu là, maraut?

PASQUIN.

Ah! pardonnez, Monſieur,
Je ne vous voyois pas, j'avois l'eſprit ailleur. *bas.*
Voilà ſans y penſer ſouvent comme on ſe pipe.

DUCHEMAIN.

Comme ce faquin-là devant moi s'émancipe!
Prends garde.

PASQUIN.

Non, Monſieur, je ne le ferai plus.

LA SUIVANTE.

Enfin pour terminer tous diſcours ſuperflus,
Je m'en vai.

PASQUIN.

Parſangué! mais tu fais bien la fiére.
J'enrage quand je vois une humeur tant altiére.
Je t'aime, & vertubleu ſi tu m'aimes auſſi,
Tiens, nous nous marîrons.

LA SUIVANTE.

J'ai bien d'autre ſouci,
Adieu.

PASQUIN.

Réponds-moi donc, ton ſilence me tue.

LA SUIVANTE.

Nous parlerons de ça dans une autre entrevue.
Adieu, Paſquin, adieu. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

PASQUIN, DUCHEMAIN.

PASQUIN.

Peſte de la guenon!
Elle ſort bruſquement, ſans dire oui ni non.
Ce beau ſexe eſt ma foi tout paitri de malice,
Ce n'eſt dans ſes diſcours que ruſe & qu'artifice.
Aimez-vous une fille? elle eſt fiére à l'excès;

A grand' peine auprès d'elle on peut avoir accès :
Encor qu'elle vous aime, elle veut qu'on la prie,
Elle fait avec art faire la rencherie.
Mais vive vous, Monſieur, pour ſavoir les domter !
Et je veux déſormais, ma foi, vous imiter.
Peut-être comme vous je les verrois en foule
Amoureuſes de moi comme du coq la poule :
Alors j'aurois mon tour pour les faire enrager,
Qu'en dites-vous, Monſieur ?

DUCHEMAIN.

C'eſt fort bien ſe venger,
Tu ne ſaurois mieux faire, & l'idée eſt parfaite.
Cléonte vient, ſortons.

SCENE V.

CLEONTE, ORTANGE,
(MARIANNE & LISETTE *dans l'enfoncement.*)

CLEONTE *embraſſant Ortange.*

MOn ame eſt ſatisfaite.
Après vingt ans d'abſence il m'eſt enfin permis
D'embraſſer le plus cher de mes anciens amis.
(*Apercevant ſa fille.*)
Marianne, approchez : Monſieur, voilà ma fille,
L'unique rejetton que j'ai de ma famille :
Aujourd'hui de ma main elle prend un époux.

ORTANGE.

Plus que le mien, Monſieur, vôtre deſtin eſt doux,
Et je deſirerois pouvoir dire de même:
Mais je ne puis joüir de ce bonheur ſuprême.

CLEONTE.

D'où vient ce noir chagrin qui vous rend abatu?
Quelque accident fâcheux vous eſt-il ſurvenu,
Qui vous ait pû, Monſieur, obliger à vôtre âge
D'entreprendre un ſi long & pénible voyage?
De vous voir ſi changé je ſuis fort étonné.

ORTANGE.

Cher ami, vous voyez un pére infortuné!
J'avois ainſi que vous une unique héritiére,
Mais le Ciel la forma d'une humeur ſinguliére;
De ſon ſexe elle n'eut ni le goût, ni les mœurs,
Et n'en ſavoura point les paiſibles douceurs.
Dès ſa plus tendre enfance il lui falloit des armes,
C'étoit le ſeul objet qui pour elle eût des charmes;
La chaſſe fut toujours ſon occupation,
Et rien n'a pû changer ſon inclination:
Avec l'âge au contraire elle devint plus forte,
Et cette guerre-ci l'accrut de telle ſorte,
Qu'oubliant à la fois ſon ſexe & ſon devoir,
Et d'argent en ſecret ayant ſû ſe pourvoir,
Cette fille de moi ſi tendrement aimée,
Partit ſous l'habit d'homme, & s'en fut à l'armée.
J'étois à la campagne en ce malheureux jour,

Et je n'en fus inſtruit qu'au ſoir à mon retour.
J'envoyai, mais en vain, quelqu'un à ſa pourſuite,
L'ingrate avoit trop ſû précipiter ſa fuite ;
Et bien qu'à la chercher j'ai mis tout mon pouvoir,
D'elle depuis deux ans je n'ai rien pû ſavoir :
Mais enfin ſur ſon ſort ma tendreſſe allarmée,
Exprès pour la chercher me conduit à l'armée.
Puiſſé-je en la trouvant voir mes voeux accomplis !

CLEONTE.

Ce Monſieur que j'ai vû n'eſt donc pas vôtre fils?

ORTANGE.

Non, le ſang cependant le lie à ma famille,
Et je voulois l'unir au deſtin de ma fille.
Mais le déſir ſecret qu'elle avoit de partir,
Fit qu'elle ne voulut jamais y conſentir :
Cet Amant rebuté de ſon humeur ſévére,
De dépit embraſſa le parti militaire ;
Mais au bout de deux ans rempli de ſon amour,
La croyant au pays il y vint faire un tour.
Cette fuite pour lui fut un vrai coup de foudre.
A la venir chercher il a ſû me réſoudre ;
Et dans ce deſſein-là pour ne rien épargner,
En ce triſte voyage il vient m'accompagner.

CLEONTE.

A vos chagrins, Monſieur, je ſuis vraiment ſenſible;
Mais de la retrouver il n'eſt pas impoſſible;
Et puiſque le deſtin vous a conduit ici,
Oubliez un moment vôtre cruël ſouci,

Et venez avec nous prendre part à la fête,
Qui déja pour l'hymen de ma fille s'aprête.
Cet hymen, cher ami, met le comble à mes vœux,
A ma fille il promet le sort le plus heureux ;
Mon gendre est bienfaisant, prévenant, doux, affable,
Jeune, bien fait & beau, d'une humeur agréable ;
Sa vertu prouve en lui la noblesse du sang ;
J'ignore toutefois sa fortune & son rang ;
Nous lui devons beaucoup, & la reconnoissance
N'a point, pour éclater, égard à la naissance.
Mais entrons cependant, il est fort à propos
Que vous preniez, Monsieur, un moment de repos.

SCENE VI.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

LE bon homme est, ma foi, dans une joie extrême,
Il n'en sera ce soir, je pense, pas de même.
Pour gendre Duchemain lui plait infiniment,
Je doute qu'Helphémon lui plaise également ;
Ce changement en lui portera la tristesse.

MARIANNE.

J'ai lieu d'appréhender... mais que veut la Comtesse?
De ses fades discours elle va m'ennuyer ;
Tâchons en peu de mots de la congédier.

SCENE VII.

LA COMTESSE, MARIANNE, LISETTE.

LA COMTESSE.

BOn jour, ma chère enfant.

MARIANNE.

Mais je vous le souhaite, Madame.

LA COMTESSE.

Comment va?

MARIANNE.

Bien. Des siéges, Lisette.

LA COMTESSE.

Non, je veux seulement vous dire un mot.

MARIANNE.

Et quoi?

LA COMTESSE.

Approchez vous un peu, ma mie, écoutez moi.
On dit que vôtre pére en ce jour vous marie.

MARIANNE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

C'est donc vrai? nommez moi, je vous prie,
Ce fortuné mortel qui devient vôtre époux,
Son bonheur, par ma foi, doit faire des jaloux.

MARIANNE.

Il ſe peut.

LA COMTESSE.

Il ſe peut! Parlez d'une autre ſorte:
Son nom?

MARIANNE.

A le ſavoir quel intérêt vous porte?

LA COMTESSE.

Comment, quel intérêt! très-grand ſans contredit.
Mais encor n'eſt-ce pas Duchemain?

MARIANNE.

On le dit.

LA COMTESSE.

On le dit! Eh bien moi je vous le dis, Madame,
Cela ne ſera pas, j'en jure ſur mon ame.
Il vous appartient bien de vouloir m'enlever
Un cœur que de plein droit je veux me conſerver.
Vous penſez vainement devenir ſon épouſe.

MARIANNE.

Eh Madame! d'où vient cette fureur jalouſe?
Avez-vous avec lui pris quelque engagement?

LA COMTESSE.

Oui, petits yeux fripons, j'en ai certainement:
Sa promeſſe envers moi ne ſera point frivole,
Et je l'obligerai de tenir ſa parole:
J'y cours.

SCENE VIII.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

Vit-on jamais un tel original ?

MARIANNE.

Quels difcours, juftes Dieux ! mon trouble eft fans égal.
Le perfide me hait pour en aimer une autre.
Ah traitre !

LISETTE.

Doucement, quel tranfport eft le vôtre?
Que fert de Duchemain ou la haine ou l'amour,
Lors qu'Helphémon reçoit vôtre main en ce jour ?

MARIANNE.

J'avois crû qu'à l'amour fon cœur inacceffible
L'empêchoit à mes voeux de fe rendre fenfible,
Et que fi mes attraits n'avoient pû le charmer,
C'étoit qu'abfolument il ne favoit aimer :
Mais je connois le fond de fon ame traitreffe,
Il méprife mes feux, il chérit la Comteffe.
Mon pére, cependant, d'un faux éclat flatté,
Le prend pour le miroir de la fincérité.
Contre fon procédé voilà ce qui m'anime,
Et chacun trouvera mon courroux légitime.
Je veux...

LISETTE.

Vôtre amant vient, cachez vôtre dépit.

SCENE IX.

HELPHEMON, MARIANNE, LISETTE, VALERE.

HELPHEMON.

MAdame, enfin j'ai fait ce que vous m'avez dit;
En ce même moment je quitte vôtre tante;
Ses bontés envers nous surpassent notre attente;
Ses soins ont prévenu jusques au moindre écueil:
Elle pénétre tout, & voit tout d'un coup d'œil.
Elle a sû faire entendre à Monsieur vôtre pére,
Qu'au Temple sa présence étoit peu nécessaire:
Elle seule viendra nous conduire à l'autel,
Où l'on doit nous unir d'un lien éternel.
Nous touchons au moment, & mon espoir redouble;
Nous verrons nôtre hymen se terminer sans trouble.

MARIANNE.

Oui, mon cher, jusqu'ici tout répond à mes voeux,
Mais je redoute encor des contre-temps fâcheux,
Et pour les prévenir nous devons, il me semble,
Eviter que mon pére ici nous trouve ensemble:
Notre entretien pourroit lui paroître suspect;
Tâchons jusques au bout d'être un peu circonspect.
Je vous quitte un moment.

SCENE X.

HELPHEMON, VALERE.

HELPHEMON.

CEt hymen, cher Valére,
Me femble un fûr garant d'un avenir profpére.
La fortune & l'amour me comblent de bienfaits,
Tous deux fe font unis pour remplir mes fouhaits.
L'afpect de Duchemain cependant m'inquiéte,
Et je ne puis gouter qu'une joye imparfaite :
Je fais que de Cléonte il eft fort eftimé,
Et même je l'ai crû de Marianne aimé ;
Je doute qu'il ait pû réfifter à fes charmes :
A de moindres appas on rend fouvent les armes.
Qui fait fi de fes feux ayant reçu le prix,
Il ne dédaigne un cœur trop aifément conquis ?
Elle a pû comme à moi....

VALERE.

Mais quel Démon vous porte
Jufqu'à vous tourmenter vous-même de la forte ?
Cet hymen, dites-vous, met le comble à vos vœux:
Eh bien ! jouïffez donc du plaifir d'être heureux :
Pourquoi vous affliger pour une bagatelle,
Et fur de vains foupçons vous troubler la cervelle ?
Combien n'en eft-il pas qui pour cent mille écus

Groſſiroient volontiers le nombre des cocus?
Vous en avez beſoin, il faut payer vos dettes,
Et vous n'ignorez pas en quel état vous êtes:
Vos meubles, vos bijoux, vos effets, vôtre habit,
De même que le mien tout eſt pris à crédit;
Et ſans cet hymen là vous vous verriez ſans doute
Obligé dès demain de faire banqueroute.

HELPHEMON.

Impertinent maraut, viens-tu me rappeller
Ce que j'aurois voulu moi-même me celer?
C'eſt trop vrai, je l'avoue, & j'enrage dans l'ame,
Que m'a fortune ſoit l'ouvrage d'une femme;
Mais dois-je pour cela ramper à ſes genoux?
Sans en avoir les droits porter le nom d'époux?
Non, non, quoi qu'il en ſoit, je veux être le maître,
Et je ſaurai pour tel me faire reconnoître;
Il faut.... Duchemain vient, je vais adroitement
Envers elle ſavoir quel eſt ſon ſentiment.
Il ne ſait rien encor.

SCENE XI.

DUCHEMAIN, HELPHEMON, VALERE.

HELPHEMON.

Monſieur, je vous ſaluë;
Le hazard à propos vous préſente à ma vuë,
Et j'allois vous chercher.

DUCHEMAIN.

Qui me pouvoit, Monſieur,
Pour la premiére fois procurer cet honneur?

HELPHEMON.

Une commiſſion qui pourra vous ſurprendre.
Cléonte dès long-tems veut vous faire ſon gendre;
Mais il eſt fort ſurpris de voir qu'abſolument
Il ne peut obtenir vôtre consentement.
Il dit qu'il ne croit pas cependant que ſa fille
Puiſſe deshonorer en rien vôtre famille,
Vû qu'il eſt comme vous iſſu d'un noble ſang,
Et que dans cette ville il tient un très-beau rang.
Il m'a chargé, Monſieur, de vous prier en grace
D'expliquer le motif qui cauſe ſa diſgrace.
Sa fille eſt jeune, & riche, elle a beaucoup d'appas;
Vous ſemblez cependant en faire peu de cas.
Pourquoi lui refuſer un amour légitime?

DUCHEMAIN.

Marianne, Monſieur, a toute mon eſtime:
Je ſais que ſa vertu, ſa beauté, ſa douceur,
Suffiſent au-delà pour captiver un cœur:
Elle obtiendroit le mien, ſi le nœud d'hymenée
Avec elle pouvoit unir ma deſtinée;
Mais cela ne ſe peut, & des motifs puiſſans
M'empêchent de me rendre à leur déſirs preſſans.
Je ne l'ai point caché; j'ignore l'art de feindre;
Cléonte ſur ce point n'a pas lieu de ſe plaindre:
Dès le premier moment même qu'il m'en parla,

Je lui déclarai tout ce que je vous dis là ;
Et loin d'avoir cherché d'amuser cette belle,
J'ai toûjours évité d'être seul avec elle ;
Mon refus ne part point d'un injuste mépris,
D'un bien si précieux je connois tout le prix,
Et je l'épouserois, j'en jure sur mon ame,
Si je pouvois m'unir au destin d'une femme.

HELPHEMON *bas à Valére.*

Je ne saurois ma foi pénétrer ses raisons :
Mais il m'a cependant guéri de mes soupçons.

haut.

Je vous quitte, Monsieur, & je cours chez Cléonte;
De ma commission je vais lui rendre compte.
Aujourd'hui toutefois, je puis vous l'assurer,
De leurs soins importuns je vais vous délivrer.

SCENE XII.

DUCHEMAIN *seul.*

QUe maudit soit le jour qu'une ardeur pour les armes
Me fit abandonner de mon sexe les charmes!
Que prenant un habit qui ne me convient pas,
J'allais dans les combats affronter le trépas!
Depuis deux ans entiers que je suis déguisée,
A mille événemens je me vois exposée ;
Et ce peu de beauté que je reçus du Ciel,

Me devient aujourd'hui plus amére que fiel.
D'amantes une foule autour de moi fourmille ;
Ici le pére veut que j'épouſe ſa fille ;
En vain par mes refus je crois le rebuter,
Il ne ſe laſſe point de me perſécuter.
La Comteſſe en ce lieu, par mon habit trompée,
D'un fol amour pour moi ſans-ceſſe eſt occupée,
Et ne modérant plus ſes amoureux tranſports,
Pour m'enflammer de même elle fait mille efforts.
A tant d'empreſſemens je ne ſais que répondre ;
D'un ſeul mot, il eſt vrai, je pourrois les confondre,
Je n'aurois ſimplement qu'à dire qui je ſuis ;
Mais déclarer mon ſexe eſt ce que je ne puis ;
Et....

SCENE XIII.

DUCHEMAIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE vous trouve, ingrat, fourbe, traitre, parjure :
Oſes-tu bien me faire une ſemblable injure ?
Perfide, c'eſt ainſi que tu tiens ton ſerment ?

DUCHEMAIN.

Eh ! quel eſt le ſujet de vôtre emportement ?
Madame, expliquez vous.

LA COMTESSE.

Comment, que je m'explique ?

Tes ferments ne font-ils que pure politique ?
Ne te fouvient-il pas d'avoir juré ta foi,
Que tu n'aurois jamais d'autre époufe que moi ?

DUCHEMAIN.

Tout ce que j'ai promis je le tiendrai, Madame,
Si le ciel me deftine à l'hymen d'une femme ;
Et fi je dois un jour porter le nom d'époux,
Je vous le jure encor, je ne ferai qu'à vous.

LA COMTESSE.

Ta conduite, impofteur, cependant te condamne :
Et n'époufes-tu pas aujourd'hui Marianne ?
Ofes-tu le nier ?

DUCHEMAIN.

Ah ! ma foi pour le coup,
Madame, vous pouffez ma patience à bout.
Qui peut vous avoir fait ce ridicule conte ?

LA COMTESSE.

Qui peut me l'avoir fait ? c'eft elle, c'eft Cléonte.

DUCHEMAIN.

Cléonte & Marianne !

LA COMTESSE.

Oui, Monfieur, oui, tous deux,
Et d'autres me l'avoient déja dit avant eux.
Traiterez-vous encor ce difcours d'impofture ?

DUCHEMAIN.

Il n'eft rien de plus faux, Madame, je vous jure.
Cléonte très-fouvent me l'avoit propofé,
Mais je l'ai chaque fois conftamment refufé.

LA COMTESSE.

Vous l'avez refusé ! si cela pouvoit être,
Quel espoir dans mon cœur je sentirois renaître !
Quoi, j'ai pû près de vous sur elle l'emporter ?
Mais hélas ! c'est en vain que je veux m'en flatter;
Des indices certains me prouvent le contraire,
Et dans votre récit vous n'êtes pas sincère;
Vous voulez m'amuser d'un chimérique espoir.
Il faut... Cléonte vient, & je vais tout savoir.

SCENE XIV.

CLEONTE, DUCHEMAIN, LA COMTESSE.

CLEONTE.

AH ! mon gendre, bon jour, que je me félicite
De voir de mon dessein l'entiére réussite !
De ma fille aujourd'hui vous devenez l'époux:
Que ce jour est heureux & pour elle & pour nous !
Venez, cher Duchemain, & que je vous embrasse.

LA COMTESSE.

Vôtre discours, Monsieur, devant moi l'embarrasse.

CLEONTE.

D'où vient ce sombre accueil ? quoi, vous me rebutez?
Que veut dire ceci ?

LA COMTESSE.

Vous le déconcertez.
En ce même moment il me nioit la chose;
A présent qu'il vous voit, il reste bouche close.
Eh bien! que répons-tu?

DUCHEMAIN.

Je pense, par ma foi,
Que vous vous entendez pour vous moquer de moi
Et de quel droit, Monsieur, me nommer vôtre gendre?
Vous savez qu'à ce nom je ne saurois prétendre,
Je vous l'ai dit vingt fois.

CLEONTE.

Comment? de vôtre main
N'avez-vous pas signé le contract ce matin?
Qu'est-ce donc à présent que vous me venez dire?

DUCHEMAIN.

Moi signé le contract? Monsieur, vous voulez rire.
Vous savez si jamais j'y voulus consentir.

CLEONTE.

A quel propos, Monsieur, vouloir me démentir?
Et qui peut vous porter à nier cette affaire?
Le secret à présent est fort peu nécessaire;
Vôtre hymen est conclu, rien ne peut l'empêcher:
Je ne vois pas d'où vient vous voulez le cacher.

LA COMTESSE.

Eh bien! que peux-tu dire, ame double & traitresse!
Crois-tu par tes discours m'en imposer sans-cesse?

Non, non, je le vois bien, tu n'es qu'un imposteur,
Qui cache ses défauts sous un air séducteur;
Mais je t'empêcherai de te rendre parjure,
Et tu ne verras point cet hymen se conclure:
A cela je saurai porter attention,
Et j'y vai de ce pas mettre opposition.

DUCHEMAIN.

Ne prenez pas, Madame, une inutile peine;
Je vais enfin parler sans détour & sans gêne.
Cessez de vous livrer à vos transports jaloux,
Je ne puis épouser Marianne ni vous.

LA COMTESSE.

Voyez cet insolent.

CLEONTE.

Monstre de perfidie,
Vous voulez donc couvrir ma maison d'infamie?
Non, vous l'épouserez au plus tard dès demain,
Ou morbleu vous serez étranglé de ma main.
Je veux...

SCENE XV.

ORTANGE, DELSOR, LISETTE, Acteurs précédents.

ORTANGE.

Quel est ce bruit que nous venons d'entendre?
Et qu'avez-vous, Monsieur?

CLEONTE.

Je n'y puis rien comprendre.

DELSOR.

Que vois-je ? c'eſt Chriſtine ! ô fortuné moment !

DUCHEMAIN.

Juſte ciel ! en ces lieux mon pére & mon amant !

ORTANGE.

Quoi, ma fille, c'eſt vous ?

DUCHEMAIN.

Ah ! pardon, mon cher pére !

LISETTE.

Ce Monſieur là ſa fille ! Ah ! la plaiſante affaire !

ORTANGE.

Je vous retrouve enfin, & j'ai tout oublié,
Ma fille, je vous rends ma premiére amitié.

CLEONTE.

Quoi c'eſt là vôtre fille !

ORTANGE.

Oui, Monſieur, elle-même :
Le ciel comble mes voeux.

CLEONTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême !
Je ne ſais que penſer, ma foi, de tout ceci.
Appellez Marianne, & qu'elle vienne ici,
Liſette, promtement.

LISETTE.

J'y cours, mais elle arrive.

SCENE XVI.

MARIANNE, HELPHEMON; Acteurs précédents.

MARIANNE.

De vous avoir trompé ma douleur est très-vive,
Mon pére, de ma faute accordez moi pardon;
Daignez pour mon époux reconnoître Helphémon.

CLEONTE.

Helphémon!

HELPHEMON.

Oui, Monsieur, pardonnez, je vous prie,
Si nous vous avons fait cette supercherie;
C'est l'effet de deux cœurs l'un de l'autre amoureux,
Qui craignant d'obtenir un refus rigoureux,
Et doutant de vous rendre à leurs désirs propice,
Ont eu pour réussir recours à l'artifice;
Oubliez, s'il vous plait, ce mécontentement,
Et donnez à nos feux vôtre consentement.

LA COMTESSE.

La petite friponne est par ma foi rusée!
Qui de l'en soupçonner auroit eu la pensée?
Ne la prendroit-on pas plûtôt pour une Agnès?

CLEONTE.

De mon trop de bonté voilà donc les effets!
Ce procédé devroit exciter ma colére;

Mais enfin j'ai toûjours la tendresse d'un pére ;
Je céde à vos désirs, j'approuve vôtre amour,
Et je veux terminer vôtre hymen en ce jour.

MARIANNE.

Mon pére, pour ce trait de votre bienveillance,
J'aurai toûjours un cœur plein de reconnoissance.

HELPHEMON.

De vos bontés, Monsieur, je suis vraiment confus.

CLEONTE.

Ne perdons pas le tems en discours superflux ;
Allons tout préparer.

DELSOR.

Enfin, belle Christine,
Répondez à l'ardeur du feu qui me domine,
Ne desespérez pas le plus parfait amant
Qui malgré vos rigueurs vous aime tendrement ;
Après deux ans passés d'une cruelle absence,
Du don de vôtre cœur couronnez ma constance.

DUCHEMAIN.

Mon pére a seul pouvoir de disposer de moi ;
S'il y consent, Monsieur, je vous donne ma foi.

ORTANGE.

Ma fille, j'y consens, même je le souhaite ;
Cette union rendroit mon ame satisfaite.
Je vous veux cependant laisser la liberté
De choisir un époux à vôtre volonté.

DUCHEMAIN.

Mon pére, à vos désirs je souscris sans contrainte,
Vôtre choix à mes vœux ne porte aucune atteinte.

DELSOR.

Ah ! Madame, je ſuis au comble du bonheur,
Et je poſſéde tout, puiſque j'ai vôtre cœur.

LA COMTESSE.

Enfin c'en eſt donc fait, la piéce eſt achevée,
Et je ſuis ſans retour de mon amant privée.
J'ai rebuté pour lui deux Marquis, un Baron,
Que je vais rappeller aujourd'hui ſans façon :
Tous trois brulent pour moi d'une flamme parfaite,
Et j'oublirai près d'eux la perte que j'ai faite.

(*Elle ſort.*)

SCENE DERNIERE.

Acteurs précédents.

CLEONTE.

GRace au ciel, mes amis, vous voilà tous contens,
Et ſans qu'il ſoit beſoin de chercher plus long-tems,
Vous retrouvez ici l'objet de vos allarmes :
Il ne vous reſte plus aucun ſujet de larmes.

(*à Chriſtine.*)

Et vous, Mademoiſelle, oubliez mon dépit ;
Venez, de vôtre ſexe il faut prendre l'habit ;
Et pour mieux célébrer cette heureuſe journée,
Allons la terminer par un double hymenée.

FIN.

ODE
A LA PAIX.

DEscends, viens régner sur la Terre,
Aimable Paix, fille des cieux,
Succéde aux horreurs de la guerre,
Rétabli le calme en ces lieux.
Déja la discorde affoiblie
N'exerce plus sa tyrannie
Sur le vaste Empire des mers :
C'est peu que tu régnes sur l'onde,
Chasse-la du reste du monde,
Et la précipite aux Enfers.

Déja la Tamise & la Seine
Rentrent sous ton Empire heureux ;
De l'Océan la vaste plaine
Cesse d'être un Théatre affreux :
Toutes ces flottes meurtriéres,
Qui dans des Provinces entiéres
Portoient le carnage & l'horreur,
Par qui les eaux épouvantées
Etoient sans-cesse ensanglantées,
N'inspireront plus la terreur.

✠✠

De nos Commerçans l'eſpérance
A déja ranimé les coeurs,
Et par-tout l'heureuſe abondance
Nous aſſure de ſes faveurs.
Le Marchand paiſible & tranquile;
Conduit par un Pilote habile;
Ne craint plus les fureurs de Mars;
Et bravant celles de Neptune,
Il s'en va forcer la fortune,
Sans courir de ſi grands hazards.

✠✠

Sous un appareil pacifique,
Je vois aborder dans nos ports,
Des Vaiſſeaux venans d'Amérique,
Chargés de précieux tréſors:
Ces maiſons frêles & mouvantes,
Qui comme des villes flotantes
Couvrent le liquide Elément,
Courant d'un Hémiſphére à l'autre,
Viennent apporter dans le nôtre
Leurs richeſſes abondamment.

✠✠

Mais hélas ſi la paix redonne
Le repos à quelques Etats,
La ſombre & farouche Bellone
Régne encore dans d'autres Climats.
Du Nord les villes ſaccagées,

Et les campagnes ravagées,
Gémissent sous ses cruautés:
Le sang, le meurtre, le carnage;
Funestes enfans de sa rage,
Marchent encor à ses côtés.

De soldats cruels, mercenaires,
J'entens des bataillons nombreux,
Qui dans leurs fureurs sanguinaires
Poussent en l'air des cris affreux :
Autour d'eux la foudre on voit naître :
Le fer, l'airain & le salpêtre
A grand bruit lancent le trépas;
De l'Etna l'effroyable goufre
Vomit moins de flame & de soufre,
L'Enfer semble être sur leurs pas.

Mais déjà les Airs retentissent
De lugubres gémissemens,
Et les champs voisins se remplissent
Des corps des morts & des mourants;
Le vaincu que la peur agite,
Se hâte, fuit, se précipite,
Et pensant éviter la mort,
Un Torrent borne son passage,
Il croit le passer à la nage,
Mais il y termine son sort.

Quel tumulte ſe fait entendre !
O ciel ! quel ſpectacle effrayant !
Ce n'eſt partout que feu, que cendre,
Qu'horreur, que bouleverſement.
Vaincu, vainqueur, tout pille, vole,
Brule, détruit, tue & viole
Filles, femmes, enfants, vieillards ;
Tout fuit, & tout ſe deſeſpére ;
Les tourments, la mort, la miſére,
Se font ſentir de toutes parts.

O déplorable Germanie,
Triſte objet de compaſſion,
Qui gémis ſous la tyrannie
D'une fatale ambition !
Tes campagnes jadis fertiles,
Aujourd'hui ſe trouvent ſtériles ;
Ton laboureur travaille en vain :
A peine on voit verdir tes plaines,
Que des raviſſeurs par centaines,
T'arrachent bruſquement ton grain.

Ah ! puiſſions-nous voir diſparoître
Ces cruëlles calamités !
Puiſſions-nous bientôt voir renaître
Ces jours ſi chers, ſi ſouhaités,
Où paiſible ſur la fougére

L'heureux Tircis à sa Bergére
Exprimoit tendrement ses feux,
Tandis qu'errant sur la verdure,
Son troupeau cherchoit sa pâture,
Sans craindre d'accidens fâcheux.

⁂

Avant qu'aux plaines Germaniques
Tonnat la trompette de Mars,
Avant ces fureurs héroïques,
On voyoit fleurir les beaux Arts.
Un Roi qui surpasse en sagesse
Les sages de l'antique Gréce,
Faisoit les délices du Nord:
Ses vertus qui brillent encore,
De l'heureux peuple qui l'adore
Nous faisoient envier le sort.

⁂

Ah! rapelle dans tes Provinces,
Grand Fréderic, ces jours heureux,
Sui l'exemple de tant de Princes
Que la paix vient d'unir entr'eux;
Mets le comble à nôtre allégresse.
Les moindres Mirthes du Permesse
Surpassent les plus beaux lauriers;
Bien plus de gloire suit les traces
Des Salomons & des Horaces,
Que celle des plus grands guerriers.



MEDE'E FURIEUSE,

ROMANCE.

Sur l'Air : *Que la grêle & le tonnerre.*

DIeux puiſſans, lancez la foudre,
Réduiſez ces lieux en poudre.
Que tout puiſſe ſe diſſoudre,
Et rentrer dans le néant ! *bis.*
Qu'une nuit ſombre & profonde,
Régne à jamais ſur le monde !
Que l'aſtre du jour dans l'onde
Se précipite à l'inſtant ! *bis.*

Que les mers épouvantées,
Et par les vents agitées,
Sous leurs vagues irritées
Engloutiſſent l'Univers ! *bis.*
Que du profond des abîmes,
Juſques aux plus hautes cimes,
Tous deviennent les victimes
Du fier Tiran des Enfers ! *bis.*

Monſtres affreux de Libies,
Et vous, horribles Harpies,

Vengez-moi des perſidies
Du plus traitre des Amans. *bis.*
Que de tout ce qu'au Tartare
On peut voir de plus barbare,
Vôtre fureur lui prépare
De perpétuels tourmens! *bis.*

Qu'à mon indigne rivale
Sa tendreſſe ſoit fatale!
Qu'une ſurie infernale
Soit le fruit de ſon amour! *bis.*
Que ſes griffes effroyables,
Perçant ſes ~~[illegible]~~ flancs déteſtables,
Par des maux inſupportables
La tourmentent nuit & jour! *bis.*

C'eſt en ces mots que Médée,
D'affreux tranſports obſédée,
Et de rage poſſédée,
Fit éclater ſa fureur! *bis.*
Quand ſon époux infidéle,
Et des ingrats le modéle,
Eut aux pieds d'une autre belle
Porté ſon perſide coeur. *bis.*



EPITRE
A CLIPENE'E,
SUR LE MARIAGE.

TU veux donc, belle Clipenée,
Que d'Orphée en ce jour empruntant le pinceau,
Je préſente à tes yeux un fidéle tableau
Des doux charmes de l'Hymenée;
Et que de ſes revers arrachant le rideau,
J'expoſe à tes regards la ſource empoiſonnée
Qui rend la vie infortunée
De tant d'époux unis par un lien ſi beau?
Oui, j'oſe l'aſſurer, le nœud du mariage
Des mortels vertueux fait la félicité;
Des plaiſirs les plus vifs l'Hymen eſt l'aſſemblage:
Il procure une douce & pure volupté.
Deux cœurs qui ſans partage
L'un de l'autre charmés,
Dans ce lien s'engagent,
Les nœuds qu'ils ont formés
Comme un grand avantage
Par eux ſont eſtimés.
Ils le ſont en effet, lorſque l'amour les forme,

Et que la vertu les ſoutient ;
Quand deux cœurs purs & droits l'un à l'autre conforme
Font de s'aimer leur plus grand bien ;
Quand tous deux attentifs à ne pas ſe déplaire,
Entretiennent entr'eux la paix & l'union ;
Quand ſans relâchement ſur leur devoir ſévére,
De ne point en ſortir ils ſont attention ;
Qu'ils ſont d'un caractére
Doux, complaiſant, ſincére,
Sans variation.
De ſemblables Epoux, me diras-tu peut-être,
Sont auſſi rares qu'un Phénix ;
Pein-moi-les tels qu'ils ſont, non tels qu'ils devroient être,
Et tu verras bientôt tous ces charmes ternis.
Tu trouveras un champ plus vaſte
A me dépeindre le contraſte
Des ſentiments, des humeurs & des goûts
Qui régnent parmi les époux.
Ici tu trouveras une femme peu chaſte,
Qui chagrine un mari d'elle trop amoureux :
Plus loin c'eſt un époux qui donne dans le faſte,
Dans la débauche & les jeux ruïneux ;
Là l'époux eſt avare, & la femme prodigue ;
Ici c'eſt le contraire, & par un ſort fâcheux,
A troubler deux époux tout conſpire & s'intrigue ;
Tant de contrariétés réfroidiſſent leurs feux ;

Je n'en diſconviens pas, cela ſouvent arrive;
On s'en apperçoit chaque jour;
Mais plus ſouvent chez ceux que l'intérêt captive,
Auxquels le bien tient lieu de vertus & d'amour.
Une mére ſouvent en bute à l'avarice,
Ou bien ne conſultant qu'un injuſte caprice,
De l'hymen pour ſa fille allumant le flambeau,
Lui choiſit un époux qui fait ſon vrai fléau.
Au moment qu'un Barbon
Que l'amour tyranniſe,
Malgré ſa barbe griſe
Veut tâter d'un tendron,
Il court chez ſes parents, leur vante ſa richeſſe,
A leurs yeux étale un gros bien;
Il eſt riche, il ſuffit, aiſément il l'obtient;
Il n'a pas la délicateſſe
De conſulter l'objet qui l'a charmé,
Il croit par ſes écus mériter ſa tendreſſe,
Cependant il l'épouſe, & n'en eſt point aimé:
Et ce jour qui devroit combler leur allégreſſe,
Eſt la ſource de leur triſteſſe.
Pour ſon époux la Dame eſt ſans égard,
Elle le rebute ſans-ceſſe;
Il ſent enfin ſon tort, mais il le ſent trop tard.

Lorſque de ſes parents je pourrois obtenir
Le plus charmant objet qu'ait formé la Nature,
Que tous en ma faveur je les verrois s'unir,

Et qu'à leur volonté soumise sans murmure
Elle seroit prête à leur obéir ;
Quand ce seroit la vertu la plus pure,
Qu'elle auroit plus d'attraits que n'en avoit Vénus
Et du bien autant que Crésus,
Si je trouvois son cœur à mes désirs rebelle,
Quoique je l'aimerois, je ne voudrois point d'elle;
J'aurois trop d'appréhension
De me trouver l'objet de son aversion.
Mais quand on se conoît, qu'on s'est choisi soi-mêm
Qu'il est doux de s'unir avec l'objet qu'on aime !
Alors de ces époux l'un de l'autre amoureux,
Chaque instant voit éteindre & renaître les feux ;
On ne voit point chez eux la froide indifférence ;
Ce n'est des deux côtés que soins & complaisance
Leurs yeux ne sont jamais fatigués de se voir,
Et tous deux sont exacts à remplir leur devoir.
Oui, sois persuadée, aimable Clipenée,
Que de se marier on ne fait pas son tort :
Mais avant de s'unir par le nœud d'hymenée,
Il faut que deux cœurs soient d'accord,
Qu'ils soient pleins l'un pour l'autre & d'amour
d'estime,
Que dans leur humeur même il soit quelque rapor
Et pour entretenir un feu si légitime,
Pour leurs défauts comuns faut qu'ils ayent du supor
Que l'un ne cherche point à dominer sur l'autre,
Que réciproquement tous deux sachent s'aider :

Il faut ſe conſeiller, & non ſe commander.
Tout ton d'autorité qui rabaiſſe la nôtre,
Ne fait que nous aigrir ſans nous faire céder:
Souvent de ces tons hauts dérivent les querelles
Qui régnent parmi les époux,
Qui rompant de l'amour les chaines les plus belles,
Changent en maux cuiſans leurs plaiſirs les plus doux.
Je ſais que l'homme eſt chef, que toujours il doit l'être;
Mais ce n'eſt pas un chef d'un abſolu pouvoir:
Il doit diriger tout ſans prendre un ton de maître,
Et toujours tendre époux reſter dans ſon devoir.
De deux époux heureux veux-tu voir le modéle?
Conſidère *Damis*, & ſa chére moitié:
Depuis dix ans d'hymen l'un à l'autre fidéle,
Le tems n'a point en eux refroidi l'amitié;
On voit chez eux même tendreſſe,
Mêmes ſoins & mêmes égards;
Le contentement, l'allégreſſe,
Brille juſques dans leurs regards.
Il n'eſt point d'amans & maîtreſſes,
Qui de l'amour goutent mieux les plaiſirs;
Les doux embraſſemens, & les tendres careſſes,
Occupent chaque jour leurs moments de loiſirs;
Leurs cœurs brulent toujours d'une flamme nouvelle,
Et de leur ardeur mutuelle
D'aimables rejettons affermiſſent les nœuds,
En mettant le comble à leurs vœux.
e ne ſaurois trouver de couleurs aſſez vives
'our peindre les attraits d'un ~~amour~~-aſſorti,

Et mes expreſſions trop foibles, mais naïves,
Ne ſauroient à mon gré s'étendre aſſez ici.
Accepte, belle Clipenée,
De l'hymen ce foible tableau;
Pardonne les défauts d'une muſe bornée,
Qui conduit en tremblant mon timide pinceau.
O toi! dont la bonté, la douceur, la ſageſſe
Egalent la rare beauté,
Toi qui joins à l'eſprit la grace enchantereſſe
D'une aimable ſimplicité,
Enfin toi donc l'aſpect ſeul touche,
Toi ſure de dompter le cœur le plus farouche,
Ne crains pas que l'hymen ait pour toi des rigueurs.
Il ne peut t'offrir que des fleurs.
L'Epoux dont tu fais choix t'adore,
Il eſt doux, tendre, vertueux,
Et ſon maintien reſpectueux
Te prouve à quel point il t'honore.
Pourquoi donc héſiter encore
De mettre le comble à ſes vœux?
S'il fut inconſtant & volage,
Il aime, c'eſt aſſez, ſans doute il a changé.
L'amour a ſouvent corrigé
Maints jeunes gens plongés dans le libertinage.
De ce vainqueur connois mieux le pouvoir;
Crois qu'un amour pur & ſans feinte
Suffit pour ramener un cœur à ſon devoir,
Si la vertu dans lui n'eſt tout-à-fait éteinte.

VENUS ET ADONIS,

ROMANCE.

Sur l'Air : *De mon Berger volage.*

LOin du Dieu de la guerre,
Sous ces ombrages frais,
La Reine de Cithère,
Repoſoit ſes attraits :
Les amours & les graces
Près d'elle voltigeoient,
Zephir ſuivoit leurs traces ;
Les ris les imitoient.



Dans ce lieu plein de charmes
Vient un jeune chaſſeur,
Harcelant de ſes armes
Un Sanglier en fureur ;
Il le pourſuit, le preſſe,
Il va lancer ſon trait,
Quand il voit la Déeſſe
Dormir dans le boſquet.

Cette vue adorable
Arrête ſon ardeur,
Qu'elle eſt, dit-il, aimable!
Quel éclat de ſplendeur!
Vit-on jamais mortelle
De ſi rare beauté?
Non, je crois voir en elle
Une Divinité.

De la belle il s'approche;
Amour d'un ris moqueur,
Un trait brulant décoche,
Qui lui perce le cœur:
Adonis tout en flâme
Pour ce charmant objet,
Sent naître dans ſon ame
Un ſentiment ſecret.

D'abord il la regarde,
Sans ſe réſoudre à rien;
L'amour veut qu'il hazarde,
Le reſpect le retient;
Il palpite, il ſoupire,
Il veut à ſes genoux

Lui compter ſon martyre,
Mais il craint ſon courroux.



Venus enfin s'éveille,
En voyant le chaſſeur;
Une rougeur vermeille
Fait briller ſa pudeur:
Mais Adonis ſe trouble,
Son coeur eſt agité,
Sa crainte ſe redouble,
Et ſa timidité.



Ah! mortel téméraire!
Qui t'a conduit vers moi?
Dit Vénus en colére
Au chaſſeur plein d'effroi:
Ton audace eſt extrême,
D'approcher de Vénus;
A cet honneur ſuprême
Peu de Dieux ſont reçus.



Adorable Déeſſe!
Lui répond Adonis,
Que vôtre courroux ceſſe,
Raſſurez mes eſprits;

Pourſuivant dans la plaine
Un Sanglier furieux,
Sa fuite ici m'améne,
Où j'ai vû vos beaux yeux.



Par l'éclat de vos charmes
Mon coeur ſe ſent ſéduit,
J'abandonne mes armes,
Et le Sanglier qui fuit.
Hélas ſi c'eſt un crime
D'adorer vos appas,
Frappez vôtre victime,
Je ne m'en repens pas.

Son ardeur enfin touche
La charmante Venus,
Elle n'eſt plus farouche,
L'amour prend le deſſus.
Cette belle immortelle,
Dépouillant ſa grandeur,
De cet amant fidelle
Va combler le bonheur.



PIRAME & THISBE',

ROMANCE.

Sur l'Air : *Que la grêle & le tonnerre.*

QUe ſous ces ſombres feuillages,
Les oiſeaux de ces bocages,
Suſpendant leur doux ramage,
Forment de lugubres chants ! *bis.*
Que les Rochers s'attendriſſent,
Qu'aux bois les Nimphes gémiſſent,
Et que les airs retentiſſent
De ſons plaintifs & touchants ! *bis.*

❋❋

L'amour d'une voix tremblante,
M'a peint l'hiſtoire ſanglante
De Pirâme & ſon Amante,
Dignes d'un ſort plus heureux. *bis.*
Qu'à cette triſte avanture
S'intéreſſe la nature,
Et que la race future,
Pleure leur déſaſtre affreux ! *bis.*

❀❀

D'une pure & vive flâme
Thisbé bruloit pour Pirâme,
Qui pour elle dans son ame
Sentoit les mêmes ardeurs. *bis.*
D'un amant tendre & fidelle
Pirâme étoit le modelle,
De la chaine la plus belle
L'amour unissoit leurs cœurs ! *bis.*

❀❀

Tout annonçoit que leur vie,
Sans craindre la noire envie,
Ne devoit être suivie
Que d'un délice éternel ; *bis.*
Quand le destin trop barbare,
Jaloux d'un bonheur si rare,
A le troubler se prépare,
Par le coup le plus cruel. *bis.*

❀❀

Un tyran abominable,
Brulant d'un feu détestable
Pour cette fille adorable,
Qui dédaignoit son ardeur, *bis.*
Piqué de sa résistance,
Abusant de sa puissance,
Il crut par la violence
Pouvoir posséder son cœur. *bis.*

❁❁

Mais cette admirable Amante,
Toujours fidéle & conſtante,
Du lâche qui la tourmente
Fuit le ſéjour odieux ; *bis.*
Et redoutant ſa pourſuite,
Fait avertir de ſa fuite
Son amant, qui tout de ſuite
Quitte ces funeſtes lieux. *bis.*

❁❁

Cet amant fidéle & tendre,
Auprès d'elle alloit ſe rendre,
Et Thisbé devoit l'attendre
Dans une épaiſſe forêt : *bis.*
Déja de mille délices
Leurs cœurs goutoient les prémices,
Ils ignoroient les ſupplices
Que le ſort leur préparoit. *bis.*

❁❁

A peine au bois elle arrive,
Encor tremblante & craintive,
Qu'une louve fugitive
Vient redoubler ſa frayeur : *bis.*
Ce monſtre cruel, perfide,
Et de ſang toujours avide,
Porte une dent homicide
Sur cet objet enchanteur. *bis.*

❁❁

Mais Thisbé prenant courage,
De ſes griffes ſe dégage,
S'échape & laiſſe en partage
Sa coëffure à l'animal. *bis.*
Ce frivole objet l'attire,
Et pendant qu'il la déchire,
Cette belle ſe retire,
Sans éprouver d'autre mal. *bis.*

❁❁

Mais l'infortuné Pirâme,
Cherchant l'objet de ſa flâme,
Voit la coëffe de la Dame,
Croit qu'elle a fini ſon ſort: *bis.*
Au deſeſpoir il ſe livre,
Ah! dit-il, il faut la ſuivre,
Puiſqu'elle a ceſſé de vivre,
Je dois me donner la mort. *bis.*

❁❁

Quand de ſa main ſon épée
Dans ſon beau ſang fut trempée,
D'une voix entrecoupée,
Il nomme encor ſa Thisbé. *bis.*
O mort doublement cruelle!
Dans le moment qu'il l'apelle,
Il voit paroître la belle,
Quand ſans force il eſt tombé. *bis.*

❀❀

Ah! dit-il à ſon amante,
Qui l'embraſſe & ſe lamente,
Ma flâme trop violente,
A cauſé nôtre malheur! *bis.*
O Dieux! quel ſupplice extrême!
Du plus cher objet que j'aime
Je me ſuis privé moi-même,
Par une fatale erreur! *bis.*

❀❀

Mais la mort à la lumiére
Ferme à jamais ſa paupiére,
Il reſte ſur la pouſſiére,
Sans vie & ſans mouvement. *bis.*
Son amante déſolée,
De larmes toute mouillée,
Demeuroit encor colée,
Sur ſon corps froid & mourant. *bis.*

❀❀

Lors Thisbé déſéſpérée,
Par la douleur déchirée,
Prend d'une main aſſurée
L'inſtrument de ſon trépas. *bis.*
Dans ſon ſein plongeant la lame,
Elle tombe ſur Pirâme,
Et prête de rendre l'ame,
Le preſſe & meurt dans ſes bras. *bis.*

SONNET

AU ROI DE PRUSSE.

O Toi qui réunis tous les talens divers,
Illuſtre dans la Paix autant que dans la Guerre;
Ton Nom, Grand FREDERIC, remplit toute la Terre;
Et tes rares vertus étonnent l'Univers.

Tu forces la Diſcorde à rentrer aux Enfers;
Dans l'éternelle nuit, honteuſe elle s'enterre;
Content de triompher, tu quites le tonnerre,
Et laiſſant le Dieu Mars, tu ſuis le Dieu des Vers.

Dans les travaux guerriers, plus vaillant qu'Alexandre;
Dans le ſein du repos, véritable Solon;
D'admirer tes hauts faits qui pourroit ſe défendre?

Vous fortunés Sujets du plus juſte des Princes,
Vos déſirs ſont comblés, ce Pére tendre & bon
Raméne l'allégreſſe en toutes ſes Provinces.